

Article publié en espagnol dans la revue Trace, CEMCA, Mexico, n°24, décembre 1993, numéro spécial "Estudios rurales" : 115-120

Clin d'œil de géographe sur un programme interdisciplinaire

Jean-Yves Marchal
Géographe à l'ORSTOM
Chercheur invité au Centro de Estudios Sociologicos (CES)
El Colegio de México

Je me réfère au programme déjà présenté dans cette revue, sous le titre «Transformaciones de la vida rural et políticas agrícolas (Tamaulipas et Veracruz): un programa de investigación», Trace, juin 1991, n° 19 : 46-52., et plus spécialement au paragraphe intitulé «...et l'interdisciplinaire», pour raconter le vécu d'une recherche, après deux ans passés. L'intitulé exact du programme est «Transformations de la vie rurale et nouvelles configurations du pouvoir local dans le Golfe du Mexique: une étude comparative» (1). Nous choisissons, ici, de ne pas relater le contenu de l'étude mais de raconter les démêlés de l'interdisciplinaire.

Six chercheurs ont consacré leur temps au programme, trois géographes, une anthropologue, un politologue et un historien. Le clin d'œil est celui d'un des géographes et son propos n'engage que lui seul dans ses relations avec l'anthropologie, principalement.

Flash-back

A la fin 1990, à l'ayuntamiento de Tuxpam (Nord-Veracruz), après avoir décliné notre identité et rempli une demande d'audience, on poussait une porte capitonnée pour accéder au président municipal, un «Monsieur» âgé, s'exprimant de manière élégante, assis en costume de ville derrière un grand bureau qu'encadraient des rayonnages de livres. Il avait noms et adresses à nous communiquer et nous recommandait auprès de certaines personnalités de son entourage: la bibliothécaire municipale, un ingénieur agronome travaillant pour le compte d'une banque de renom, le capitaine du port et le «superintendente» de la Pemex. Nous échangeons des propos courtois dans le calme de son bureau, bien que beaucoup de monde attendît dans les couloirs, en silence. Il partait, une heure plus tard, pour une réunion avec le Gouverneur, à Xalapa.

Fonds Documentaire IRD



010021188

Fonds Documentaire ORSTOM

Cote: B*21188 Ex: unique

Quelques jours plus tôt, à Alamo, situé à moins d'une heure de voiture de Tuxpam, nous nous trouvions dans les mêmes circonstances, à savoir nous présenter et expliquer la finalité de notre étude au président de l'ayuntamiento local. L'ambiance était toute différente.

Dans le tohu-bohu du premier étage de l'édifice, ouvert à tout vent, beaucoup de personnes poussaient la porte du bureau du président

officines, pour rencontrer et écouter ceux qui décident de l'état des lieux. Les présidents municipaux n'étaient pas les seuls. Nous avons vu et devons aller voir d'autres personnes désignées par les uns et les autres comme «importantes». Entre le président de l'Association des Eleveurs, celui de l'association des citriculteurs, les gérants des jugueras et empacadoras, les transporteurs et les exportateurs, nous avons tout un éventail de gens à reconnaître et à écouter. Dans de telles occasions, il s'agissait d'entrevoir la stratégie des acteurs, de ceux qui créent ou gèrent les disparités locales, les dominations et les dépendances. Le géographe écoutait et prenait note, sans que ce soit tant son affaire. Mais j'étais content de faire partager ma géographie tout en apprenant un peu d'anthropologie.

Terrain et connaissance des lieux

On avait cru, tout d'abord, que les deux municipes de Tuxpam et d'Alamo étaient frères et ne «faisaient qu'un» dans le cadre d'une région économique du Nord-Veracruz. Ainsi parlions-nous de «la

ce qui relevait de «...et nouvelles configurations du pouvoir local», l'autre volet de l'étude, celui qui plonge dans l'actualité immédiate, le géographe ressentait quelques difficultés pour l'aborder seul. C'était une autre affaire que de déplier la carte et d'observer le paysage. Il fallait pousser les portes, prendre rendez-vous, s'introduire, parler pendant des heures dans le bruit des climatiseurs.

Soit, le dehors et le dedans d'une recherche.

Paradoxalement, plus l'anthropologue fouillait ce que nous avions convenu d'appeler «le local», pour savoir qui «tire les ficelles et qui ne les tire pas», plus le géographe était renvoyé à un espace englobant de plus en plus vaste, marqué bien entendu par l'actualité mexicaine, mais allant jusqu'à couvrir, parfois, l'ensemble nord-américain, selon la filière marchande considérée : l'orange, le jus de fruit, le bétail sur pied ou la viande congelée.

En d'autres termes et pour prendre un exemple, s'enquérir du pourquoi de l'importance prise par les orangers sur un territoire circonscrit, en compétition avec les pâturages, était une chose, une affaire de géographe. A cet égard, en sachant mêler l'observation directe offerte par le paysage, l'enseignement donné par les photographies aériennes anciennes, l'avis des agriculteurs et l'information recueillie auprès de la Commission Agraire (le compartimentage de l'espace entre propriétés sociale et privée), il m'était permis d'avancer assez vite dans ma recherche, bien qu'elle ne soit pas simple en soi, et de déboucher sur une série de questions. Ensuite, avec une bonne dose de patience, je pouvais additionner les hectares, les positionner sur la carte, les mettre en relation avec les différents types de sol, les lieux de commercialisation et les axes de transport et, enfin, dresser des comparaisons d'un lieu de production à l'autre.

Mais, savoir de quelle manière les circuits bancaires interviennent dans le suivi de la succession des récoltes (prêts de campagne et assurances); quelle est la liberté d'initiative locale donnée à une association de producteurs, compte tenu du poids politique de son président, et tenter de comprendre pourquoi tel syndicat est favorable ou non à la production du tabac, alors que sols, pluies et techniques se conjuguent pour rendre celle-ci hautement rentable, tout cela relève d'une autre pratique de la recherche en milieu rural, complémentaire de celle qui est la mienne, et qui requiert un autre «savoir-faire».

Interpréter

A ne considérer que ce qui bouge dans l'espace et est mesurable (ce que sait faire le géographe) on risque de réduire le champ de recherche à une dimension ne dépassant guère plusieurs unités municipales contigües, de quoi former un «pays» (au sens de «portion d'une région présentant des traits homogènes») que l'on tente de raccrocher à un environnement plus global. Ainsi, pour continuer sur des exemples, je peux analyser l'aire d'extension des vergers citricoles, inscrite dans un certain contexte que vient recouvrir un tissu de ramifications commerciales reliant le lieu observé à d'autres lieux de production fruitière, en faisant intervenir divers facteurs (cycles de production saisonnière, prix proposés à l'achat et mouvement de main d'œuvre). Prenant en compte une nouvelle échelle d'étude, je peux encore lier la constellation formée par les lieux de production à celle que constituent les villes consommatrices de fruits frais, ainsi qu'à celle des usines de transformation et des marchés «du Nord», ceux de «la grande Amérique».

Autrement dit, le géographe n'est pas tout-à-fait cet individu qui se complairait dans l'irréductiblement particulier, au point de répugner à rechercher quelques lois de fonctionnement de l'espace qu'il étudie. Soit.

Digérer les informations comme celles qui viennent d'être énoncées est déjà instructif du point de vue du déploiement (dépliement?) des échelles d'observation. Toutefois, la représentation de l'espace observé, restituée préférentiellement

sous la forme de cartes détaillées ou de croquis schématiques, parfois très chargés de flèches et de trames et livrant donc un message enchevêtré, difficile à lire, demeure incomplète, malgré tous les efforts fournis.

Pour étoffer davantage le compte-rendu du réel, en tentant de s'approcher plus près de la «complexité» locale ou régionale, le tandem géographe-anthropologue s'avérait efficace. L'alliance entre les deux disciplines permettait de ne pas s'enfermer dans une succession de monographies. Ensemble, les chercheurs apprenaient à parcourir rapidement l'espace, objet d'étude, ce qui autorisait, en un temps record, le repérage des régularités et des tendances

L'anthropologue plongeait dans les relations individus-société et offrait au géographe la possibilité de mieux comprendre les questions d'actualité: nouvelles annoncées à la radio et dans les journaux, sans estimation claire des conséquences qui pourraient en résulter; affirmations politiques d'aujourd'hui et oubliées demain; décisions économiques entraînant le chamboulement de tout un système établi sans étude d'impact préalable, appui financier donné un jour et retiré le lendemain à telle filière de production, etc...L'actualité politique et, donc, sociale et économique, qui part toujours du haut (bien qu'il s'agisse, au Mexique, d'une fédération d'Etats) se prête difficilement à une interprétation simple de ses implications au niveau local. Des milliers de familles paysannes ignorent chaque jour de quoi seront faits leurs lendemains, selon les conséquences éventuelles qui pourraient surgir, à plusieurs niveaux de décision, du haut vers le bas, de certains décrets présidentiels. Dans ce fouillis de décisions et d'interprétations, il est donc appréciable de bénéficier d'un «savoir faire» que le géographe n'est pas toujours à même de manier dans sa totalité. L'anthropologue aidait à démêler, dans l'écheveau des décisions prises, les variables à prendre en compte pour une étude du local. Tout allait au mieux dans le meilleur des mondes possible de la recherche.

**

Ainsi faisant, et avec le recul, l'Histoire paraissait simple. Avec quelques points de repère permettant d'expliquer la politique agricole des deux derniers mandats présidentiels (soit un laps de temps de douze ans), je parvenais à comprendre la place prise et déployée par certaines structures de la campagne d'aujourd'hui, selon les avancées ou reculs de telle ligne productrice encouragée par la politique gouvernementale, ou prise en charge par les pouvoirs locaux, selon les moments.

Mais, en plus, ce qui était «réconfortant» pour le géographe, c'est que ni lui, ni l'anthropologue, ni les deux conjointement, alliant leurs connaissances, ne pouvaient répondre à un certain nombre de questions telles que: comment savoir si les ejidos observés aujourd'hui auraient le même aspect dans cinq ans, après réforme faite de l'article 27 de la constitution? Qui pouvait assurer que les producteurs actuels d'orange, fils d'ouvriers syndiqués des sections pétrolières d'il y a 50 ans, continueraient (comme ils le font depuis peu) à contrôler leurs circuits de vente, jusqu'à intervenir dans la répartition des taxes de transport? Jusqu'à

quand pouvait-on prévoir la durée de vie de telle association qui s'efforce actuellement de gérer sa propre fabrique de jus de fruit dont l'écoulement du produit, mis en magasins frigorifiques, est fonction du prix annoncé sur les places étrangères, par télé-fax ?

Le social: tel était le mot. Le géographe avait été appelé à se «socialiser», s'il ne voulait pas rester seul devant ses cartes thématiques et son approche spatiale qui, pour satisfaisantes qu'elles soient lorsqu'elles peuvent rendre compte d'une certaine dynamique récente, ne «parlent» pas suffisamment de ce qui se façonne et de ce que sera demain. Il avait fait l'effort de marcher en équipe et s'en trouvait bien (2).

Voilà résumée une manière d'appréhender en duo une réalité mouvante. Nous étions encore loin de parler le même langage, celui de l'«anthropologie de l'espace» (je n'ai pas dit de «l'espace de l'anthropologie») mais nous nous en approchions, croyions-nous. Aujourd'hui, nous nous en sommes éloignés car, après la phase du terrain, un «incontournable» s'est dressé sur notre chemin: il restait à écrire.

De la difficulté de rédiger ensemble

Il faut bien rendre compte de la recherche engagée et, pour cela, construire un plan commun de rédaction. Mais faut-il écrire ensemble, toujours en duo, ou plus nombreux encore, parce que «ce que les habitants ne disent pas, le paysage le raconte» et vice versa? De quoi nous compléter, certes, mais aussi nous opposer. Car l'anthropologue met évidemment l'accent sur le pouvoir local tandis que le géographe insiste davantage sur les transformations de la vie rurale.

Ce fameux interdisciplinaire, ce fabuleux mélange des genres, ne peut se faire dans l'innocence et l'habitude du métier que chacun croit connaître. Il faut savoir écouter, sourire parfois des embûches tendues par les collègues, sourire aussi de leurs manières

définit les appartenances de celui-ci à d'autres ensembles, compte tenu de la position que ce lieu occupe? L'anthropologue et ses associés, historiens et politologues, serait prêt, à ce stade de l'étude, à accuser le géographe du pire pragmatisme qui soit (ce qui laisserait entendre qu'il manque d'idées) quand celui-ci répond qu'il se défend d'en avoir de préconçues et se présente comme n'ayant rien à dire avant qu'il se soit rendu compte de ce qui distingue, individualise une configuration locale d'une autre. Qu'il aille juger sur place de la disparité des lieux dans ce qui semble, au premier abord, régularité d'un espace qui dépasse et englobe ces configurations; ce qui fait la position, lui donne cohérence vis-à-vis des réseaux et relations. Le géographe a besoin de comprendre, d'abord, avant de rendre compte de manière intelligible de ce qu'il a vu et mesuré. Pragmatisme, donc, avant d'interpréter? Oui et pourquoi pas?

Pour sa part et à son tour, il juge l'anthropologue et ses acolytes bien «flottants» quant à la définition qu'ils présentent du «pouvoir local» et de la société civile. Coups de baton et chacun pour soi ?

**

Mais plus encore. Dès lors que nous avons décidé d'écrire un livre en commun, chacun voulait que l'autre écrive comme lui, ce qui débouchait inéluctablement sur une série de désaccords, au mieux de mal entendus.

Pour rendre compte de ce problème, acceptez un moment que j'emploie le vocabulaire cinématographique car l'écriture, ce rendu de la recherche, peut être comparée à une «adaptation», une certaine lecture de la réalité. L'écriture serait une mise en accord entre le chercheur et le milieu étudié, une mise en scène, un récit.

Dans notre équipe, chaque chercheur a «adapté» son objet d'étude dans le cadre d'une «distribution». Il a répondu à la proposition d'un «producteur» (le chef de projet et l'organisme dont il dépend) pour travailler dans le cadre d'un «programme». Toutefois, chacun a conçu son «scénario» avec la liberté qui est la sienne, qui est la condition *sine qua non* de son travail. Et ce scénario a pu changer, une fois faits les premiers repérages, cadrages et prises de vue.

Les réunions périodiques, tenues depuis deux ans, faites pour coordonner les adaptations, ont donc été délicates. Des scénarios se sont trouvés concurrents, d'autres ne plaisaient pas du tout. Quant à faire corriger le scénario de l'un par le point de vue des autres, ce fût toute une affaire car un chercheur ne sait pas faire

la recherche d'un autre, même s'il existe amitié, tolérance, voire complicité, ni faire la recherche comme les autres.

Alors, pour que l'équipe continue de «tourner», chacun a précisé à ses confrères un certain nombre de décors, tout en restant imprécis, sciemment, pour éviter d'aller à l'essentiel, de dire non aux autres; ce qui aurait provoqué la dissolution du groupe de tournage et la grande colère du ou des producteur(s).

Nos «pas de temps» ainsi que la manière de chacun d'appréhender, de voir, de savoir reconnaître le réel étaient différents. A croire qu'il n'y a ni originalité, ni miracle, dans le travail interdisciplinaire, en dépit des années passées et des expériences vécues en commun.

Il a fallu se rendre à l'évidence et faire un nouveau contrat: chacun détenant sa liberté, chaque scénario a été pris en compte et l'ensemble mis bout-à-bout. Autrement dit et dorénavant, chaque chercheur s'engage à réussir son film dont il porte l'entière responsabilité, ce qui signifie un contrat plus simple, en tout cas moins prétentieux par rapport au projet initial. Mais aussi une dérive. Ce que j'écris ne restituera pas ce que les autres ont ressenti. Toutefois, j'ai envie qu'ils soient satisfaits du film que je vais leur offrir. Je ne fais plus un film avec mes collègues mais je suis (du verbe suivre) un scénario à propos duquel chacun a donné son accord.

Comment, après efforts tendus sur deux ans, aurait-on pu faire autrement?

Avis de l'un, avis de l'autre

Comme l'on ne peut faire l'addition interdisciplinaire d'une interprétation sociale, culturelle, politique, économique et spatiale, on s'est dit que chacun devait «s'engager à traiter les questions débattues en commun, à utiliser les concepts, indicateurs et vocabulaires sur lesquels il y avait consensus». Cependant, l'adéquation entre les points de vue n'est pas aisée et la cohésion difficile à trouver, bien qu'il soit admis que chaque chercheur soit ouvert à un ensemble de connaissances communes en interactions.

Pour sa part, le géographe s'efforce de «saisir des structures organisationnelles, des permanences et des tendances profondes du changement, au détriment des préoccupations de conjonctures dont les éléments, de courte durée de vie, lui semblent devoir être

utilisés avec retenue. Il pense qu'il vaut mieux envisager une esquisse floue de l'espace étudié pour après demain que de dessiner avec précision l'image d'aujourd'hui (qui, de toutes façons, est déjà celle d'hier)» (M.G.M., 1991).

En définitive et désespérement, au moment de la rédaction en commun, le géographe ne comprend plus très bien ses collègues. Il leur reproche de ne pas faire l'analyse du contenu de l'espace ni du rapport à l'espace, mais de se renvoyer la balle en parlant d'associations, de groupements, de syndicats, de leaders et décideurs, voire de résultats d'élections. Et il a du mal à admettre que les journaux soient pour eux un «terrain d'enquête». Le géographe trouve cela bien éphémère. Car la chronique des déclarations, suivies ou non de faits et gestes, que l'on suit dans les journaux, est semée d'embûches. «Il faut du recul pour juger l'actualité; celle-ci n'exprime bien souvent que les crises aiguës de maux plus profonds laissés en instance» (Vaisse, 1991). Il pense que l'information à chaud peut favoriser l'erreur de jugement à partir de la lecture de données factuelles et incomplètes qui se déversent chaque jour en rendant compte d'une situation fluctuante, évolutive. «A peine a-t-on eu le temps d'apprécier l'état des lieux, qu'il change; d'enregistrer un argument, que sa force s'affaiblit; de concentrer son attention sur le point crucial, qu'une autre priorité s'affiche» (Ibid., 1991). Les informations quotidiennes s'entrechoquent, ajoutent plus à l'incompréhension des événements qu'à leur clarté et à la cohérence des faits.

Actuellement, l'anthropologue rédige; le géographe rédige; six chercheurs rédigent pour répondre à un calendrier annoncé. Mais pourquoi ne pas pouvoir faire mieux qu'additionner nos études, alors que, sur le terrain, nous nous sommes tous rencontrés, côtoyés, quitte à nous égratigner? Parce que chacun de nous défend son écriture et sa liberté d'écrire selon son appartenance disciplinaire. Chacun se conforte sur ses bases alors que voilà dix ans que les programmes interdisciplinaires sont à la mode, voire sont prioritairement financés.

L'interdisciplinaire, c'est quoi, au juste? Combien de temps sera-

* il s'agit d'un texte révisé et corrigé par l'auteur.

points de vue! Ensemble, nous orchestrans une mauvaise symphonie.
louons donc chacun notre morceau avec nos instruments et selon